



En musique comme ailleurs, le succès public ne rime pas toujours avec la qualité artistique. Page III

HEBDO

ans, opère un retour au cinéma. Page V.

Tribune de Genève



Hugues Gall fait le bilan de ses onze ans passés à la direction du Grand Théâtre. (Photo Marc Vanappelghem)

Hugues Gall

D'un Don Juan à l'autre

Parce que l'opéra de Genève coûte cher à la collectivité, les attaques reviennent en vagues régulières. En digne héritier d'Edgar Faure et de Rolf Liebermann, le directeur du Grand Théâtre regarde passer les orages depuis onze ans. Et continue à mener sa barque. Sylvie Bonnier l'a interviewé avant le deuxième Don Juan de son règne, mis en scène par Matthias Langhoff.

Il y eut le Don Giovanni de Mozart, Béjarl, et Raimondi. Une entrée en force sur la scène de la Place Neuve. Hugues Gall signait en septembre 1980 son premier spectacle lyrique genevois après avoir passé plus de 10 ans dans le monde politique et culturel français. Avec Edgar Faure comme père spirituel, un passage très jeune au Ministère de la culture d'Edmond Michelet, le poste de secrétaire général de l'Opéra de Paris et enfin une collaboration étroite avec Rolf Liebermann à Garnier, l'actuel directeur du Grand Théâtre de Genève avait de solides atouts pour succéder à Jean-Claude Riber. Son parcours exceptionnel s'est ainsi arrêté, depuis onze ans, au pied du jet d'eau. Le temps a passé, l'eau coulé, et Hugues Gall est resté. Fidèle à un poste qu'il défend contre vents et marées, sans coups de queue ni faiblesses. Adaptant sa pro-

grammation aux réductions budgétaires avec philosophie et pragmatisme. Quel bilan, quels constats en plus d'une décennie de règne ?

louer hors de ville des emplacements coûteux et souvent mal commodes. Enfin, j'ai pu résister jusqu'ici aux assauts réguliers anti-ballet, qui visaient à sa disparition pour cause d'économies, toujours. Tous ces aspects techniques ont contribué à cimenter des fondations désormais solides. Quant à la réfection de la machinerie de scène, le temps, cette fois-ci, joue contre nous, en dépit de l'engagement personnel encourageant de Madame Burnand, de Monsieur Emmenegger et de conseillers municipaux éclairés.

— Votre activité au Grand Théâtre vous satisfait-elle, actuellement ?

— Disons que nous sommes arrivés à un certain point d'équilibre. Le rayonnement international du Grand Théâtre est devenu indiscutable, il est d'ailleurs l'un des opéras les plus diffusés dans le monde et sa réputation, j'en suis fier, est excellente hors des frontières. C'est désormais aussi une étape sur la route des artistes. Et j'ose espérer y être pour quelque chose... Ce qui m'a permis ici de construire des saisons que je veux cohérentes, est aussi dû à une vertu très particulière de Genève : pas de dépendance politique ou de modes du type parisien. Cette liberté-là est inestimable, et je suis reconnaissant au caractère helvétique de m'avoir évité ces insupportables luttes d'influence ou de pouvoir liées à la dictature des médias, des partis ou des « amis ».

— Pourtant vous n'êtes pas toujours heureux de la mécanique politique en Suisse.

— Bien évidemment, chaque médaille a son revers. Ici, la recherche systématique consciente ou non, du « compromis » entraîne la paralysie. Je crois qu'à un moment donné, il faut pouvoir prendre des décisions rapides, assumer des choix. Cette inquiétude électorale permanente entraîne notamment une absence de projection de l'avenir sur un terrain aussi fondamental que la culture. Et quoi de plus nécessaire à la vie de la Cité que la création, c'est-à-dire l'imagination ? La culture est un devoir des gouvernants, un droit inaliénable du citoyen, au même titre que le droit à l'enseignement ou au travail. Et les coupes budgétaires progressives opérées depuis quelques années dans la vie culturelle genevoise ne pourront pas éternellement rester sans conséquences graves pour l'identité de Genève.

— Quelles solutions proposez-vous pour redresser la direction prise ?

— En ce qui concerne le Grand Théâtre, il me semble qu'un plan quinquennal serait un bon cadre de réflexion. Cela permettrait d'envisager une politique à moyen terme au lieu de remettre en cause chaque année le budget en fonction de fluctuations conjoncturelles. Pourquoi ne pas imaginer aussi que l'Etat et la Confédération soulagent la Ville en subventionnant les institutions les plus rayonnantes, mais aussi les plus coûteuses de Suisse. La Ville pourrait de la sorte redistribuer à d'autres activités culturelles, ce qu'elle avait ainsi épargné sur le budget du Grand Théâtre notamment. Sur un plan plus général, bien que je déteste le jacobinisme, un peu plus de centralisme ne serait pas nuisible au fonctionnement du pays pour accélérer les processus de décision. A l'ère d'une Europe combative, il faudra bien accepter de remettre en question certains principes de base qui s'avèrent déjà inadaptés, ou admettre d'en revoir les modalités d'application.

— Le mécénat ne vous semble-t-il pas une voie intéressante ?

— Il doit impérativement rester un complément, car le rapport moral entre le mécénat et les institutions n'est pas toujours respecté. Une dépendance, toute symbolique soit-elle, risque de l'installer. Non, la collectivité doit absolument assurer sa survie culturelle. C'est à ce prix qu'elle existe vraiment.

— Maintenant que votre chemin à Genève est tracé, avez-vous des regrets ?

— J'aurais bien sûr souhaité que le Grand Théâtre puisse disposer de son propre orchestre. Le cœur d'un opéra, pour moi, est musical. Je trouve plus important, à la limite, d'être satisfait les yeux fermés que d'assister à un superbe

Suite en page II



C'est avec Don Juan qu'Hugues Gall a fait son entrée sur la scène genevoise en 1980. Il continue à mener sa barque malgré les orages. (Photo Claude Gafner)

Le grand retour de Don Juan

Suite de la page 1

spectacle visuel en étant frustré musicalement. Je pense sincèrement pouvoir continuer, grâce à l'excellent OSR, à assurer l'équilibre indispensable entre fosse et plateau. L'opéra idéal est composé de son chœur, de son orchestre comme de ce qui se passe sur scène. Il n'y a pas les moyens à Genève, ni le public potentiel pour deux orchestres. Mais j'envie ce que Louis Erlo possède à Lyon : un magnifique instrument, inséparable de l'opéra, qui tourne, enregistre, et reste totalement soumis aux impératifs du théâtre. Ici, le paradoxe tient dans la taille de la ville, et les instruments dont elle se dote. Le Grand Théâtre est le symbole de ces contradictions : la « coquille » est sous-employée par rapport à ses possibilités.

— **Votre rôle de défenseur du répertoire est reconnu. Pourquoi ne pas avoir aussi imposé davantage de créations, voire de commandes ?**

— Les moyens, encore. Je signale quand même qu'en 10 ans, j'ai commandé une œuvre (*La Forêt* de Liebermann) et créé une autre (*Le retour de Casanova* d'Arrigo), deux opéras repris par plusieurs théâtres dans le monde. Ce qui n'est déjà pas si mal. Et je compte bien créer dans la saison 93-94 une œuvre dont l'idée nous est venue à Michel Vinaver, à François Rochaix et à moi-même. Dans un opéra idéal, il faudrait une à deux créations par an, qui puissent par la suite être reprises, donc avoir une vraie chance d'enrichir le répertoire. Avec naturellement le risque de

l'échec. Mais le public, ici, ne serait probablement pas prêt à suivre ce rythme.

— **Vous vous définissez donc plutôt comme un bon « conservateur de musée ».**

— Oui, c'est vrai. Et si j'avais des moyens beaucoup plus importants, j'aimerais programmer d'autres œuvres du 20^e siècle comme *Moïse et Aaron* de Schoenberg, *Saint François d'Assise* de Messiaen ou *Les Soldats* de Zimmermann. Mais en fait ces choix onéreux par nature (répétitions innombrables, effectifs imposants et autres impératifs techniques problématiques) me semblent moins importants que la construction de l'instrument lyrique lui-même.

— **Votre contrat actuel prend fin en 93. Comment voyez-vous la suite ?**

— Qui sait ! Peut-être encore ici, peut-être ailleurs. Mais je tiens beaucoup à honorer la confiance qu'on me fait à Genève. Ne comptez donc pas sur moi pour partir sur un coup de tête, même si parfois je m'énerve quand on me rogne les ailes. D'autre part être étranger, ne pas appartenir à Genève, me donne une certaine distance et du même coup une certaine force. Ce n'est pas pour un quelconque intérêt personnel ou politique que je me bats en défendant l'avenir du Grand Théâtre, mais pour la Genève de demain, le futur d'ici. L'avenir pour moi sera là où j'aurai la possibilité de mieux servir, c'est-à-dire de m'épanouir davantage.

— **Dans ce métier, toujours ?**

— L'expérience est évidemment un pilier de base de la qualité, de la crédibilité professionnelle. Mais on peut toujours rêver. Si je pouvais repartir de zéro, et si j'en avais la compétence professionnelle, ce qui m'exciterait le plus serait de diriger une chaîne de télévision. Publique, bien sûr !

Pour l'instant, le spectacle continue à la Place Neuve, avec la préparation fébrile de... *Don Giovanni* de Mozart, mis en scène cette fois par Matthias Langhoff. Une boucle bouclée, symbole aussi de la permanence d'une certaine conception artistique. Question de ligne, encore...

Sylvie BONIER

LA TRIBUNE HEBDO

Edmée Cuttat (Chef de rubrique),
Etienne Dumont (Arts),
Pascale Frey (Livres),
Crédit Agences : ATS, AFP, AP.
Daniel Cornu (Rédacteur responsable).